

MOOSHKA BELMONT

***Ils disent que ça
viendra avec le temps***

7h30. Comme tous les matins, je ferme doucement la porte d'entrée avant de brancher mon gros casque de DJ à mon lecteur cassettes. La plupart de mes amis trouvent ridicule que je ne m'achète pas un lecteur mp3, mais ce lecteur cassettes est sentimental. C'est une des rares choses que ma sœur a laissé avant de quitter la maison. Je ne l'ai pas vu depuis bientôt cinq ans. C'est un sujet tabou ici. Personne ne parle plus d'elle.

Elle a quitté la maison du jour au lendemain. Aucun coup de fil. Aucune lettre. Personne ne sait ce qu'est devenue ma sœur. Personne ne sait qui est ma sœur. J'ai très peu de souvenir d'elle. Elle n'était jamais à la maison et, quand elle y était, elle restait enfermée dans sa chambre à tripoter ses platines. Mes parents ne s'entendaient pas avec elle.

Elle ne travaillait pas et ne pensait qu'à sortir. Pour aller où ? Pour voir qui ? Personne ne le sait. Personne ne veut se souvenir. Personne ne parle. Nous agissons à la maison comme si elle n'existait pas. Mes questions dérangent et restent suspendues en l'air. Mais je me suis promis de la retrouver.

Un jour ou l'autre, moi aussi je partirai de la maison. Du jour au lendemain. Aucun coup de fil. Aucune lettre.

J'appuie sur Play et marche lentement, à petits pas, pour retarder le moment où j'arriverai au lycée. Dans quelques minutes, je passerai sous le pont Rimbaud et rencontrerai une fille. La fille. Cette fille. Blonde. Très mince. Presque squelettique. Ni trop grande, ni trop petite. Presque jolie. L'air fatiguée, de celles qui se couchent tard ou ne dorment pas de la nuit. À quelques détails près, on dirait un personnage sorti d'un Tim Burton. Elle porte toujours des jupes à frou-frou avec de gros collants en laines troués, et des guêtres. Je ne sais pas grand-chose de cette fille, pour ne pas dire rien, si ce n'est qu'elle habite probablement sous ce pont.

Le matin, quand je la croise pour aller au lycée, elle attend. Le soir, quand je rentre du lycée, elle attend. Et quand je ne vais ni au lycée ni chez moi, je la croise sous ce pont. Elle attend. Qui ? Quoi ? Je ne sais pas, mais je compte lui demander, un de ces jours.

Si j'ai très peu de souvenirs de ma sœur, je me souviens au contraire très bien de la nuit où elle est partie. Il était très tard, ou plutôt très tôt. Je dormais. Elle m'a réveillée. Ses lèvres étaient entaillées et elle cachait un énorme bleu sous sa frange brune. Juste quelques mots : « S'il t'arrive quoi que ce soit, Danny, je viendrai. N'essaie pas d'appeler, je ne répondrai pas. Je trouverai le moyen de venir. Je viendrai te chercher quand il sera temps ». Quelques mots vagues, flous, que je n'ai pas réussi à discerner. C'est seulement quelques jours plus tard, quand mon père a compris que cette fois elle ne reviendrait pas et qu'il a levé la main sur moi pour la première fois, que j'ai compris.

Clémentine. Cela fait cinq ans que j'attends.

Et contrairement à elle, je travaille. Je travaille dur, même. Je travaille pour ne pas avoir l'occasion de ramasser un coup. Je travaille pour avoir l'occasion de rester enfermé dans ma chambre. Je travaille pour avoir le mérite d'attendre. Et ne pas voir passer le temps.

Le lendemain matin, en voyant que mon père était ivre à 10 heures du matin, j'ai su qu'il ne fallait pas que je reste à la maison. Alors je suis parti faire un tour. Trainer dans une librairie. Je suis passé sous le pont Rimbaud, par habitude ou par envie. Elle était là. Attendant. Elle était là, et elle discutait avec le facteur. J'ai ralenti l'allure et réussi à attraper quelques mots à la volée. « Toujours pas de lettre, je suis désolé. Mais je suis sûr que ça viendra. Ce n'est qu'une question

de temps. »

Et le facteur est reparti sur son vélo, laissant la fille derrière elle. Elle paraissait triste et blasée.

Mon père ivre à 10 heures du matin. Cinq ans que j'attends. La librairie qui n'ouvrira pas avant une bonne demi-heure. Du temps à perdre. Alors je me suis assis à côté d'elle, j'ai laissé quelques secondes passer avant de parler. « Ils disent que ça viendra avec le temps. Mais le temps passe, et rien ne change jamais.

La fille me regarde, étonnée, puis me sourit. Ses yeux trahissent une immense lassitude et une profonde tristesse. Elle laisse quelques secondes passer avant de parler.

- Toi aussi tu attends une lettre ?

Sa réponse-question est prononcée avec un fort accent nordique enfantin. Je souris à mon tour, et je sais que mes yeux trahissent également une immense lassitude.

- J'attends une lettre depuis cinq ans.

- J'attends une lettre depuis deux ans.

Sa réponse est étonnante, tout comme le fait qu'elle passe ses journées sous ce pont, tout comme le fait que le facteur ne lui apporte aucune lettre.

- Tu habites ici ?

- Oui, on peut dire ça comme ça. J'attends une lettre, qui doit arriver ici, alors on peut dire que j'habite ici.

La fille est aussi étrange qu'elle en paraît. Ses petits yeux fatigués me regardent intensément. Je suis gêné.

Je ne suis pas vraiment à ma place ici, sous ce pont, mais je suis trop curieux pour partir sans me retourner.

Elle me demande mon prénom. Daniel, mais tout le monde m'appelle Danny.

Je lui demande son prénom. Sigdís, mais les gens d'ici l'appellent Björk.

- Björk ? Pourquoi ?

- À cause de la chanteuse. On vient de même pays.

- Quelle chanteuse ?

- Björk ! Tu ne connais pas ?

Je réponds non. Elle rigole. Je me sens stupide. Sa voix se radoucit. Elle m'explique et me demande à quelle époque je vis.

- Hé bien, disons que pour ce qui est de la musique, j'en suis restée aux années 70.

- Tu es drôle.

Je suis surpris. Je lui demande pourquoi. Elle m'explique. Je la fais rire. Elle s'excuse de ne pas très bien parler français. Je lui dis que ce n'est pas grave. Je lui demande ce qu'elle fait ici, sous ce pont, depuis deux ans. Son visage s'assombrit. Elle ne répond pas.

J'ai l'impression de me voir quand on me parle de ma sœur ou qu'on me demande pourquoi il m'arrive d'avoir des bleus. Dans ces cas, je change de sujet. Sigdís change de sujet. Elle me demande ce que je fais ici, sous ce pont, à discuter avec elle. Je lui réponds que j'attends une lettre. Elle rit et me pose des questions. Je réponds. Je parle de Clémentine. Je ne parle jamais de Clémentine. Je ne parle à personne de Clémentine. Je me mure habituellement dans un silence pour éviter les ennuis ou les soupçons.

- Clémentine est partie de la maison il y a cinq ans, parce que mon père la battait. La nuit où elle est partie, elle a promis de venir me chercher. J'attends depuis cinq ans. Aucun coup de fil. Aucune lettre. Je continue d'attendre. Ils disent que ça viendra avec le temps.

- Mais le temps passe et rien ne change, répond-elle, les yeux dans le vague.

Je laisse passer quelques secondes. Je ne la sollicite pas, mais je sais qu'elle va parler. C'est le genre de silences qui veulent tout dire. Ou qui s'approprient à tout dire.

- Mon histoire est plus compliquée. Je suis venue en France avec mon fiancé. Il était dans une groupe de rock. Pour des concerts. Il m'a donné rendez-vous sous ce pont après concert. Mais il n'est jamais venu.

- Alors comment est-ce que tu sais qu'il va t'envoyer une lettre ?

- Parce que je attendu sous ce pont longtemps. Il m'a envoyé une lettre disant qu'il reviendrait. Le facteur est venu sous le pont avec la lettre. Il a envoyé autre lettre un an plus tard. Il a dit qu'il reviendrait. J'attends. Tous les matins le facteur vient. Mais il n'apporte jamais rien.

- Et tu vis sous ce pont depuis cinq ans ?

- Oui, et non. J'ai rencontré une fille quelques semaines après le concert. Elle habite petite maison avec d'autres amis. Je dors là-bas. Elle me donne nourriture et douche. Avant de la rencontrer, j'allais dans maisons quand les gens partaient. Je volais nourriture et douche.

- Vraiment ? C'est une histoire étonnante !

- Qu'est-ce que c'est, étonnante ?

- Étonnante ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Oh ! Comment t'expliquer ? C'est quelque chose qui étonne, ça surprend.

- Comme une surprise ?

- Oui, voilà, en quelque sorte.

Un silence passe. Sigdís sort un paquet de tabac de son sac et se roule une cigarette. Je prolonge le silence. Sigdís allume la cigarette. Le temps passe, je sais que je devrais rentrer mais je n'en ai pas envie. Le temps passe, je mets fin au silence.

- Et tu es heureuse de vivre sous ce pont ?

- Oui. Parce que tous les matins, j'attends une lettre. Tous les matins, je me dis qu'une lettre sera peut-être là.

- Et qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

- J'attends une lettre. Et parfois j'écris des chansons et des dessins. Quand mon fiancé avait son groupe, c'est moi qui écrivais les chansons. Et quand je n'attends pas ou que je n'écris pas, je vole.

- Tu voles ? Comment ça tu voles ?

- Oui, je vole. Je vole les vêtements. Je vais dans des maisons avec des machines à laver et quand les gens ne sont pas là, je prends les vêtements.

J'éclate de rire.

- Mais c'est mal de voler !

- Oui, mais les gens ont argent pour acheter vêtements. Moi, je n'ai que mes dessins, mes chansons, et la lettre de mon fiancé que j'attends.

- Parle-moi de ton fiancé. Tu n'es pas un peu jeune pour te marier ?

- Non. J'ai 19 ans. Dans mon village, c'est le bon âge pour se marier. Je connais Bjorn depuis que je suis petite enfant.

- Ton fiancé s'appelle Bjorn ?

- Oui, c'est pour cela que j'aime bien qu'on m'appelle Björk. Cela me rappelle lui. Bjorn jouait de la guitare et chantait. Il chantait mes mots. On avait décidé de se marier en rentrant de France. C'est pour ça que je sais qu'il reviendra. Et ta sœur, elle reviendra ?

- Je ne sais pas. J'espère. Si elle n'est pas là après le bac, je partirai la chercher.

- Le bac ? C'est quoi ça ?

- C'est une sorte d'examen que je dois passer si je veux continuer mes études.

- D'accord. Et comment tu feras pour retrouver la sœur ?

- Je ne sais pas encore. Écoute, je ne peux pas rester plus longtemps. Je vais faire un tour à la librairie. Tu veux venir avec moi ?

- Non, je ne sais pas lire le français.

- Hé bien tant pis, je t'apprendrai. Tu es sûre que tu ne veux pas venir ?

- Non, merci. Mais cela est bien. Tu es gentil garçon, Danny.

- Tout le plaisir est pour moi.
- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- Oh, pas grand-chose. C'est une formule de politesse. À plus tard !
- Oui, à bientôt. Tout le plaisir est pour moi ! »

Et je suis allé seul à la librairie, en repensant à cette étrange conversation. Il m'arrive souvent d'aller à la librairie. Je parcours les rayons, je me perds dans quelques pages mais je n'achète jamais rien. Je cours après le temps. Je cours après le passé.

Clémentine travaillait à la librairie lorsqu'elle habitait encore ici, quelque part dans cette ville quand ce n'était pas à la maison. En rentrant, j'ai essayé de travailler, mais rien à y faire. Je pensais à Sigdís. Je pensais à cette conversation, je pensais à cette lettre qui n'arriverait probablement jamais. Je me suis dit que si Clémentine était encore ici, j'aurais aimé qu'elle la rencontre ; mais si Clémentine était encore ici, je ne lui aurai probablement jamais adressé la parole.

Alors le temps passe, et rien ne change.

Ou rien d'énorme. Parfois Sigdís m'accompagne au lycée le matin. Elle me dessine, je lui apprends le français en échange. Je lui amène des livres pour enfants, j'entasse une pile de dessins qu'elle me fait.

Le temps passe, les mois s'écoulent et le bac arrive bientôt. Sigdís m'aide à réfléchir sur ma situation. Nous parlons beaucoup de Clémentine. Pendant ces discussions, je vis dans le passé, le présent et le futur. Le silence est terminé. Je me suis renseigné. J'ai rencontré des amis de Clémentine. J'ai une adresse à Paris. Je partirai le lendemain de mes résultats.

Plus rien ne me retenait ici jusqu'à ce que je rencontre Sigdís. Maintenant je suis indécis, même si je sais que la meilleure solution est de partir. Je me suis attaché à elle, alors que j'ai toujours pris l'habitude de ne m'attacher à personne, par peur d'être trahi. Les gens finissent par vous quitter ou ne plus vous aimer.

Avec elle, c'est différent. Au bout de longues heures de conversation, j'ai trouvé quelqu'un avec qui parler. Quelqu'un qui me comprend. Et ça me fait mal de savoir que je vais partir. Je profite avec amertume de ce temps qui me reste. Je lui achète des jupes, des collants en laines et des mitaines. En échange, Sigdís me rend une sorte de liberté, une raison de se lever le matin et de ne pas baisser les bras.

Ma mère m'a abandonné, elle est partie de la maison. Je vis seul avec mon père, à présent. Les gens finissent par vous quitter ou ne plus vous aimer.

Le temps passe, je travaille beaucoup plus pour avoir quelques heures ou quelques minutes à accorder à Sigdís. Le facteur passe tous les matins mais il n'y a jamais de lettres. Ma princesse islandaise commence à écrire quelques petits poèmes en français. Hier, ils ont passé une séance spéciale d'Edward aux mains d'argent au cinéma. Je l'ai emmené avec moi et elle a beaucoup aimé. Je lui ai d'ailleurs trouvé beaucoup de ressemblance avec le personnage de Kim. Petite blondinette enfantine. Presque jolie.

Le temps continue à passer. Les mois, puis les semaines, puis les jours. J'aimerais que les jours passent à reculons pour être plus longtemps avec Sigdís. Elle a promis de ne pas pleurer quand je partirai. J'ai promis de revenir. Mais je commence à la connaître. Je sais qu'elle ne tiendra pas sa promesse. Et je ne sais pas si je tiendrai la mienne.

Une nouvelle vie s'offre à moi. J'ai acheté mes tickets de train. J'ai pris un aller simple. J'attends

de revoir Clémentine depuis cinq ans, mais Sigdís a tout chamboulé. Je sais que c'est une relation éphémère et évanescence. Seulement voilà, j'ai du mal à me dire que je vais partir.

Le temps a passé et tout a changé. J'ai promis à Sigdís de lui écrire. Elle a promis de m'écrire. Je commence peu à peu à parler d'elle au passé, penser à elle au passé. Je sais que d'ici peu son visage s'effacera. Tout comme le visage de Clémentine s'est effacé.

Mais Clémentine n'a pas tenu sa promesse. Et je tiendrai peut-être la mienne.

Quelques jours qui se transforment en quelques heures. Et Sigdís a pleuré tout le long du chemin en m'accompagnant à la gare, en plein milieu de la nuit. Elle m'a volé un lecteur CD et a trouvé un peu d'argent pour m'acheter un CD de Björk.

Le paysage défilait par la fenêtre. Au fur et à mesure des chansons, je me suis mis à doucement pleurer.

Shh. It's oh so quiet. You're all alone and so peaceful until...

Alors le temps a passé, et tout a changé. Je me suis inscrit en fac d'anglais et je prends des cours d'islandais à côté. Clémentine est DJ dans une petite boîte. Je me suis installé avec elle dans son tout petit appartement. Le jour, elle travaille dans un magasin de disques et le soir, elle mixe. Je travaille mes cours en écoutant la discographie de Björk.

Et puis un beau jour, un an plus tard, j'ai profité de quelques jours de vacances pour revenir sous le pont Rimbaud. Sigdís n'était plus là. Mais j'ai croisé le facteur qui m'a tout raconté. Elle a volé de l'argent chez son amie. Elle est repartie en Islande le lendemain de mon départ. Mais elle m'a écrit quelques lettres. Le facteur les garde sur lui, au cas où.

Je repars alors à Paris, en lisant les lettres de mon petit personnage de Tim Burton. Ce sont des paroles de chanson qu'elle m'a écrites. Elle me remercie de lui avoir ouvert les yeux. Elle rentre dans son village se marier. Elle m'écrit bientôt, puisqu'elle a gardé l'adresse de ma sœur à Paris.

Mais le temps passe et rien ne change. J'attends tous les jours une lettre. Mais hormis les factures et le loyer à payer, rien. Aucune lettre. Aucune carte postale. Ils disent que ça viendra avec le temps. Alors j'attends. J'attends, et je regarde régulièrement Edward aux mains d'argent avec Clémentine.

Le temps passe, et je ne compte plus les jours, ni les mois. Deux ans ont passés. Je commence à me dire que tout ceci n'était qu'un rêve et que j'ai toujours vécu à Paris avec Clémentine. Et par un après-midi de décembre orageux, quelqu'un sonne à la porte. J'ouvre. Sur le perron se tient une petite blonde trempée des pieds à la tête, tenant une cigarette roulée à la main, des Doc Martens rouge, une jupe et des collants en laine. Son maquillage a coulé, elle renifle.

« Ávarp mon petit Danny ! Tout le plaisir est pour moi ! Je suis venue à Paris pour du travail. On m'a proposé d'être illustratrice pour un petite magazine indépendant. Ils disent cela fanzine. Je viens m'installer en France. J'ai quitté Bjorn. C'est une longue histoire étonnante. Je peux rentrer ? »

Et je referme la porte derrière moi. Je souris en pensant que je vais devoir expliquer tout ça à Clémentine.

Licence

Ils disent que ça viendra avec le temps est placé sous la licence Copyleft.

Vous êtes libre de redistribuer, d'adapter ou de réutiliser ces textes, y compris à but commercial, à condition de mentionner le nom de l'auteur original : Mooshka Belmont.

Année de rédaction : 2009

Année de publication : 2015

Crédits

MOOSHKA BELMONT est habillée par Secret Code en 35 pts.

Ils disent que ça viendra avec le temps est habillé par Souses en 30 pts.

Le corps de texte est habillé par Ubuntu Light en 12 pts.

Contacter Mooshka

Envoyer un mail : [mooshkabelmont ♥ riseup.net](mailto:mooshkabelmont@riseup.net)

Se rendre au QG : mooshkabelmont.net

Poker sur Twitter : [@mooshkabelmont](https://twitter.com/mooshkabelmont)